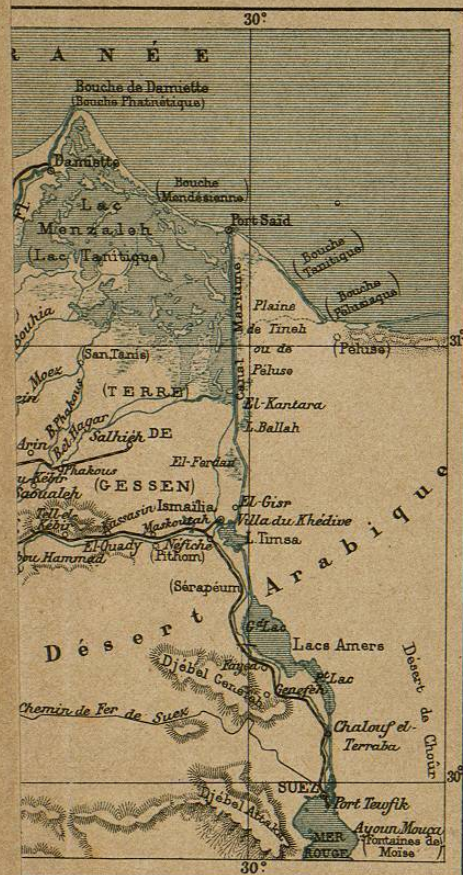


## L'ÉGYPTE

Mercredi, 23 février.

A onze heures du matin nous sommes en vue d'Alexandrie. Volontiers je m'isole sur l'arrière du navire, pour goûter sans trouble le bonheur que j'éprouve à cette première apparition de l'Orient. Tant de fois je l'avais vue dans la carte, dans les livres, à travers mes rêves, cette terre d'Égypte étonnante par ce que l'on en disait ! La voilà maintenant elle-même. Les contours s'en dessinent à l'horizon, mais à peine sensibles, car la plage est très basse. Le soleil y verse à torrents sa plus blanche lumière.

Est-il dans l'essence du mal physique de nous porter aux idées tristes ? Peut-être. Les premiers souvenirs qu'évoquent en moi ces rivages déserts et arides sont ceux des drames sanglants dont ils furent le théâtre. Ici arriva un jour, fuyant devant César, Pompée, le vaincu de Pharsale. Un ministre de Ptolémée, Achillas, si je ne me trompe, et deux centurions romains au service du roi, s'avancèrent pour l'accueillir dans leur barque avec des signes de paix. Du haut de sa galère Cornélie inquiète le regardait, voguant vers la terre. Tout à coup elle



Imp. Dufrenoy, 49, rue du Montparnasse. Paris.

Tom.



poussa un grand cri. Les deux centurions venaient de poignarder son époux. Ils coupèrent la tête de l'illustre romain pour l'offrir au vainqueur quand il se présenterait. Le cadavre resta abandonné sur la plage. Un affranchi et un vieillard le brûlèrent le lendemain sur un misérable bûcher formé des débris de barque. Un Romain, le voyant de la haute mer, s'écria : « Quel est donc le mortel qui a trouvé le repos sur cette plage dangereuse ? » C'était Lentulus ; il descendit à terre, et, comme Pompée, il y fut massacré.

Ici Jules César faillit périr dans une émeute populaire. L'histoire nous le représente se jetant à la mer pour sauver sa vie et ses *Commentaires*. D'une main il nageait vaillamment, et de l'autre il soulevait hors de l'eau les manuscrits qui devaient légitimer devant la postérité sa réputation de parfait littérateur et de grand capitaine.

En ce moment nos jeunes Français se sont rapprochés de moi. Une coïncidence désagréable m'engage à leur redire l'histoire de Marc-Antoine, ce brave soldat devenu l'esclave de Cléopâtre. Je la reprends à l'origine, et ils l'écoutent volontiers. C'est par ici qu'il arriva à Alexandrie, quand on se battait encore à Actium. Comme il est bien l'image de l'homme vaincu par la passion, ce malheureux assis à la proue du navire qui porte son idole ! Il cache sa tête dans ses mains, n'osant plus ni parler, ni pleurer, ni regarder le jour. Pauvre fou ! derrière lui ses soldats luttent avec rage pour rétablir sa fortune, et il fuit la bataille pour ne pas se

séparer de la femme qui le trahit ! Les vieux légionnaires résisteront sept jours encore sans vouloir se rendre, disant qu'il va revenir, et lui, le lieutenant de César, le vainqueur de Brutus à Philippes, le chef pour qui ils meurent, il trompe indignement leur vaillance, mentant à son passé, à sa gloire, à son devoir. Voilà où mène la *vie inimitable*. Homme de chair, c'est ton idole même qui sera ton bourreau. Que cette Cléopâtre cherche à te vendre à Octave, qui accepte de recevoir ton cadavre de ses mains, résolu d'ailleurs, l'habile politique, à tromper celle qui te trompe, c'est l'histoire vulgaire de la malice humaine. Que l'odieuse reine te fasse croire qu'elle en a fini avec la vie pour t'obliger à te tuer, en vertu du pacte qui vous rend *inséparables dans la mort*, c'est l'histoire plus rare de la perversité féminine. La femme a des excès de cruauté dont l'homme est incapable. Ouvre courageusement tes entrailles pour la suivre par delà le tombeau. Afin de s'assurer que tu es bien mort, elle te fera hisser au haut de la tour où elle s'est prudemment fortifiée, et toi, râlant, tu la verras vivante encore et triomphante. Demande du vin, puisque tu ne peux plus demander son amour, et ferme tes yeux. Voilà où mène la plus tyrannique des passions, l'amour criminel. Je me trompe, il en est une plus inexorable encore, c'est la politique. Octave était l'esclave de celle-ci. Cléopâtre s'en douta, et pour ne pas aller servir d'ornement au triomphe de son vainqueur, elle se fit mordre par un aspic.

Nos jeunes gens déclarent que je sais encore mon histoire romaine. Une dame, qui les suit depuis quelques jours, trouve peut-être que je la raconte trop à propos.

Mais nous avançons rapidement. Le palais de Ramleh à l'orient, et, plus près de nous, celui de Ras-et-Tin, se dessinent sous le ciel bleu. Notre œil se rend assez bien compte de la langue de terre qui s'avance dans la mer. On dirait un vaste tronc d'arbre couché sur le sable, étendant à droite et à gauche ses deux branches principales pour former le nouveau et le vieux port. Le génie d'Alexandre ne fut pas mal inspiré, quand il entrevit que sur la petite ville de Rhacôtis il y avait place pour une grande cité, futur entrepôt des trésors de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Au premier plan devant nous se dressent les mâts d'innombrables vaisseaux, comme les bois nus d'une forêt aux jours d'hiver. Derrière eux est la ville, blanche, bleue, jaune, basse, sans cachet artistique, comme une ville de marchands et de bourgeois. Quelques rares arbres, des palmiers surtout, la protègent assez mal contre un soleil impitoyable. Sur les collines de droite nous saluons des moulins à vent, souvenir de Bonaparte. Il n'en reste pas tant d'Alexandre.

Enfin nous sommes à quai. Des géants bronzés, blancs, noirs, aux pieds longs, aux muscles solides, sont là debout contre les murs de la douane, ou accroupis au soleil sur les bords de l'eau. En les regardant, on se croirait déjà dans la salle d'un

musée égyptien, devant des cariatides du temps des Pharaons. L'illusion n'est pas longue; car, à un signal donné, les statues s'ébranlent, s'agitent, s'élancent, et, au milieu des cris les plus inintelligibles et les moins harmonieux, se disputent nos bagages, les hissent sur le pont et les emportent sans notre consentement. Dieu! qu'ils sont sales et déguenillés! Mais qu'ils sont forts! Un seul d'entre eux suffit à enlever sur ses épaules nos cent cinquante kilos. C'est par une lanière de cuir passant sur le front que le fardeau est soutenu, et c'est sur des tiges de fer, le long de l'épine dorsale, qu'il repose. Notre Arabe, ainsi chargé, court devant nous, le jarret tendu, jusqu'à la douane.

A travers un tumulte indescriptible de voix, de malles, d'hommes qui s'entre-croisent et se heurtent, nous subissons les formalités d'usage. Elles consistent à donner le *baghchich* traditionnel et à passer outre. C'est la première fois que j'entends prononcer ce mot magique devant lequel tout, en Orient, la police, la loi, la vertu doivent désormais capituler. Depuis le douanier jusqu'au pacha, depuis le zaptié jusqu'au cadî, depuis le moukré jusqu'au sultan, nul ne marche qu'en vue du pourboire ou du *baghchich*.

A deux heures, nous descendons chez les Pères Lazaristes. Leur maison est neuve. L'ancienne fut brûlée le 12 juillet 1882, quand les Anglais bombardèrent la ville. On nous fait un accueil tout cordial. C'est si bon d'arriver chez des amis quand on

se sent malade. Je me couche aussitôt. Espérons que demain tout ira mieux.

Alexandrie, 24 février.

Je n'ai pas dormi. A travers ma fiévreuse insomnie, je reconstituais par l'imagination la vieille Alexandrie, dont je comptais visiter aujourd'hui les ruines. Je la voyais grande dans la pensée d'Alexandre, et plus grande encore dans la réalisation de cette pensée par ses successeurs. L'île de Pharos, reliée à la terre par l'Heptastade, éclairait, du haut de sa merveilleuse tour de marbre blanc, les navigateurs arrivant de tout pays. On y avait gravé d'abord: « Le roi Ptolémée Philadelphé aux Dieux sauveurs, pour ceux qui naviguent. » Mais avec le temps le nom du roi, écrit sur le stuc, tomba, et celui de Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane, l'architecte du chef-d'œuvre, soigneusement ciselé dans la pierre, resta seul quand le stuc trompeur eut disparu. Des temples de dieux grecs et égyptiens sanctionnaient dans l'île même l'alliance solennelle des conquérants et des vaincus. Des docks immenses, ou *apostases*, sur les deux ports, servaient d'entrepôt général au commerce du monde entier. Puis le Bruchéion, ou la ville grecque proprement dite, étalait aux yeux des visiteurs ses palais éblouissants de marbre et de granit. Là, à côté du temple de Neptune et de César, étaient la demeure des rois et

le théâtre. Plus au sud, sur une montagne artificielle, le sanctuaire de Pan dominait la ville entière. Tout près on voyait le Sôma, ou la sépulture royale. Là avait été apporté de Babylone, dans un sarcophage d'or et de cristal, cet Alexandre dont les triomphes avaient stupéfait le monde, et qui eut une fin aussi foudroyante que son génie. Depuis, et comme pour trouver protection à son ombre, étaient venus successivement se coucher autour de lui ces Ptolémées aux tempéraments si divers, aux surnoms si bizarres, à la gloire médiocre.

Le Sôma, c'est le lieu du corps. Où était donc le lieu de l'âme? Peut-être à ce Muséum qui l'avosinait. Là les morts enseignaient encore dans leurs livres, et les vivants allaient, en les écoutant, apprendre le secret de parler, eux aussi, à la postérité. Ce que l'humanité avait pensé et écrit de plus remarquable était dans ces quatre cent mille volumes que les Ptolémées avaient fait venir de partout. Ils les achetaient quelquefois, ils les volaient souvent, renvoyant une copie à la place de l'original qu'ils avaient reçu, et croyant que la gloire d'avoir fondé une si riche collection effacerait l'indélicatesse de si inavouables procédés. Un jour, au temps de la révolte contre Jules César, le feu brûla tout, et de ce péristyle célèbre où s'étaient promenés les philosophes, comme autrefois à Athènes, Socrate, Aristote et Platon sous les arcades du Portique ou dans les jardins d'Académus, de cette salle centrale où chacun pouvait aller lire et prendre son repas, de ces chaires où l'on ensei-

gnait en plein air toutes les branches de la science humaine, il ne resta rien que des souvenirs, mais des souvenirs assez puissants pour déterminer, à un siècle de là, Claude, l'empereur débonnaire, à tout reconstruire. Un stade, un gymnase avec portique de sept cents mètres de long, un hippodrome, un dicastère, complétaient la ville grecque, à travers les plus délicieux jardins.

De son côté, la ville égyptienne, Rhacôtis, au sud-ouest, montrait triomphalement son Sérapéum, presque aussi imposant dans ses harmonieuses proportions que le Capitole de Rome. Là s'abritait avec ses conceptions nouvelles, autour d'une divinité mal définie, mais acceptée comme la forme concrète de la plus récente théologie, la philosophie païenne. Toutefois la statue de Sérapis ne suffisait pas aux logiciens de cette époque, et dans une seconde bibliothèque, sœur et rivale de la première, ils avaient voulu dresser encore un temple à l'esprit humain. L'édifice entier était élevé sur d'immenses substructions en forme de voûtes. On y montait par cent degrés. Un portique quadrangulaire en faisait le tour, et les arts y avaient rivalisé de génie pour exhiber les plus admirables chefs-d'œuvre.

A l'opposé de Rhacôtis, et par conséquent au nord-est, au delà du Bruchéion, derrière un mur qui la protégeait, je croyais voir la ville juive avec sa vie toute à part, absolument indépendante et nationale. Un alabarque l'administrait. Depuis Alexandre, rois et césars avaient compris ce qu'il

y avait à tirer d'excellent pour leur politique variable et dans l'intérêt matériel de leurs peuples, de cette race sémitique, admirablement intelligente, se pliant à tous les milieux, servant tous les maîtres parce qu'elle n'en acceptait aucun, liant des relations avec tous les peuples, développant autour d'elle la prospérité commerciale et donnant partout l'exemple de l'activité, de la patience et de la subordination. Ici plus qu'ailleurs les juifs furent une caste privilégiée, et Auguste avait finalement voulu que leurs immunités, gravées sur une colonne de bronze, étonnassent le monde par le témoignage officiel de son auguste protection. Leurs synagogues étaient nombreuses. Ils fondèrent de grandes écoles pour élever leurs enfants. Faut-il ajouter qu'ils eurent leur littérature? Oui, mais une littérature hybride, mal inspirée, étrange. Quelle aberration de vouloir présenter sous des formes classiques l'histoire des patriarches et des rois! Eupolémus, Artapan, Démétrius, Aristème, Cléodemos, y perdirent leur peine, tandis que Phocylides mettait en vers le Lévitique et qu'un certain Ézéchiél faisait de l'Exode la plus bizarre des tragédies. Avec plus de sympathie je salue Philon. Son œuvre fut sérieuse. Il n'est pas douteux que l'alliance de la sagesse grecque avec la révélation biblique, dont il est l'initiateur, prépara une phase spéciale dans le développement de la théologie chrétienne. Entre temps, le mysticisme groupait sur les bords du lac Maréotide, au sud de la ville, ces religieux contem-

platifs, les thérapeutes, qui préjudicèrent si bien à l'observation officielle des conseils évangéliques, s'ils n'en furent pas la plus directe réalisation.

Ce fut donc une fourmilière intellectuelle autant que commerçante que cette Alexandrie où vécut côte à côte ces trois mondes grec, égyptien et juif, où se formèrent des pléiades de poètes, de philosophes et de littérateurs, remuant tous ensemble autant d'idées que de marchandises, et, s'il est vrai que chez Apollonius de Rhodes, Théocrite, Aratus, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, le criticisme semble avoir compromis l'illumination du génie, dans les sciences, Euclide, Archimède, Eratosthène ont laissé une gloire impérissable. Avec quelle joie je voyais se fonder à côté de leurs chaires cette modeste salle des Catéchèses, où Marc l'évangéliste, Panthène de Sicile, le stoïcien converti, Clément d'Alexandrie, qui avouait avoir voulu apprendre toutes choses, et dont ses disciples osaient dire qu'il n'ignorait rien, venaient instruire les premiers fidèles.

Parmi ceux-ci, mon admiration distingue un jeune enfant qui porte au front la pureté de l'ange et dans l'œil le premier rayonnement du génie. C'est Origène. Avec quel amour il écoute ses maîtres! avec quelle piété il met la Bible dans son cœur! Quand il dort, son père Léonidé peut aller déposer le plus pieux des baisers sur sa virgine poitrine, comme sur un autel. Dieu y vit par sa grâce, sa parole, sa présence réelle. Laissez grandir le jeune homme, bourreaux qui tuez le père après

avoir confisqué ses biens. A dix-sept ans, ce serait trop tôt de mourir, et Origène, dur à la peine, doit acheter par ses travaux et ses vertus son glorieux surnom de *Diamant*, *Adamantius*. D'autres se chargeront de le persécuter. Comme le Maître, il sera un signe de contradiction, et les saints eux-mêmes, évêques, docteurs, martyrs, se diviseront pour l'acclamer ou le maudire. J'aime à me le représenter pauvrement vêtu, mal nourri, passant la nuit à s'instruire et le jour à instruire les autres. Sans doute il y eut dans cette imagination orientale, emportée par les théories platoniciennes, quelque chose d'excessif et une poésie qui dégagait trop souvent ses ailes de l'étreinte rigide du dogme. Mais quelle âme! quelle intelligence! quelle vertu! quel chrétien! quel travailleur! quel génie! Il compose six mille traités, plus qu'un homme n'en pourrait transcrire dans une très longue vie. Il lui fallait jusqu'à sept secrétaires. Plus difficilement on compterait les âmes qu'il ramena à Dieu. Il a laissé les plus grands souvenirs comme orateur, exégète, apôtre, en Égypte, en Palestine, en Syrie, en Asie Mineure, à Athènes. Il avait instruit les mères et les femmes des empereurs, avec la même simplicité que les enfants et le petit peuple dans ses catéchismes d'Alexandrie. Sans réduire par sa modestie ses adversaires à désarmer, le grand champion de l'Église, maudit des siens, excommunié par son évêque, chassé de sa patrie, montra dans l'exil, sous la persécution de Dèce, qu'il lui était aussi facile de verser son sang dans

le martyr que les flots de sa doctrine et de son éloquence dans la chaire de vérité. Il mourut à Tyr, où on conserva ses reliques. O violence des passions humaines, si promptes à exagérer le mal et si lentes à faire la part du bien, quand il s'agit de juger les grands hommes de leur vivant! Après Origène, Athanase l'éprouvera à son tour; mais, nature plus habile, sinon plus énergique, le grand évêque, dans le bien qu'il représente, vaincra le mal qui le poursuit. Ce peuple alexandrin fut un peuple de coteries, de luttes misérables, de haines terribles. Espérons que demain je pourrai aller vénérer la trace de ses illustres victimes, martyrs de l'amphithéâtre, martyrs de l'opinion, martyrs des émeutes publiques, tous représentants de la vérité, du devoir, de la vertu héroïque, saints disciples de Jésus-Christ.

M. Vigouroux va mieux depuis qu'il a touché terre. Sur mes instances, il est sorti pour visiter ce que je ne puis aller voir par moi-même. Tout en gardant le lit, je le suis en esprit, et il me semble que je regarde par ses yeux. Cela me fait du bien.

Il rentre étant tout simplement allé saluer quelques amis à qui nous étions recommandés. Sa délicatesse ne veut pas de plaisir sans moi. Il m'apporte de jolies fleurs, une branche de caroubier et une autre de sycomore, arbres bibliques qui rappellent à lui Amos et les hommes de l'Ancien Testament, et à moi le Prodiges et Zachée, ceux du Nouveau. Je sens que demain j'irai mieux.